

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger ENZLER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 16-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Un chanoine débonnaire m'a bénévolement expliqué, un jour, que notre joie des fins de trimestre n'a point sa source dans l'ingratitude ou l'égoïsme : « Saisis-tu, m'a-t-il déclaré en esquissant un gracieux geste indicatif de côté, que l'abandon d'êtres chers, douloureux à votre jeune cœur, est puissamment compensé par la récupération d'une Patrie aimée et le recouvrement d'êtres encore plus chers, et que votre liesse s'avère ainsi parfaitement légitime ? » Ce juste raisonnement me libère du scrupule que j'éprouvais à étaler ici l'allégresse générale de la mi-décembre. L'expression en fut infiniment variée : atteignant chez quelques hurluberlus l'échelon le plus vertigineux du ridicule, elle atterrit dans une paisible et bourgeoise béatitude dans les âmes contrôlées, s'empêtra ailleurs dans le baquet boueux de l'hilarité triviale, ou se convulsionna en la joie saccadée d'un énervement spasmodique.

Pour les mioches d'en-bas, l'avènement imminent de la « liberté » augmenta considérablement le nombre des fumeurs et engendra, chez Benz en particulier, des instincts comiquement belliqueux qui ne plurent pas à tout le monde. L'aspect général de la section des Grands fut assez bien personnifié par l'impassibilité figée, flasque et souriante du dénommé « Pudding », auditeur béat de l'orchestre-jazz du monde socialo-financier que représente l'impayable III^e Commerciale.

C'est au dortoir, à l'heure difficile du remplissage des valises, qu'une ombre s'étendit sur l'euphorie universelle : tant de choses se perdent et les mamans sont si difficiles ! L'esprit de crainte régnait sur les cœurs sensibles, et nous entendions déjà le concerto des reproches maternels — accompagné du « basso continuo » paternel — devant telle paire de chaussettes dépareillée, pour cette brosse à dents imprudemment réduite à la calvitie par un usage trop prodigue ; ou l'alto rigide de la grande sœur célébrant les posthumes louanges de ce pullover parfaitement absent. Waldvogel, surtout, faisait peine à voir : au risque de se noyer dans les souliers de Glasson ou de s'égarer dans les canons de Robert, il pataugeait en de sordides amas de linge sale ou butait contre d'insolentes piles de vieux bouquins d'algèbre. Il s'agissait de ces livres que d'infâmes étourdis gardent toujours au fond de leur malle pour servir, à l'occasion, de projectiles à supériorité numérique appréciable.

Souhaitons que cette déclaration n'indispose pas ce bon Monsieur Gianetti, dont, précisément à ce moment-là, l'Assemblée législative valaisanne célébrait les mérites. Non pas pour lui présenter officiellement des vœux et souhaits pour la saint Darius, qui se fêta dans l'intimité conventuelle, mais en vue de mettre la dernière main à la naturalisation qui le fit notre concitoyen. Disons que cet insigne honneur ne changea rien à son attitude envers nous, toujours aimable et souriante.

Nous n'eûmes que peu de temps pour lui présenter nos compliments et pour jouir de sa nouvelle condition, puisque les vacances vinrent finalement interrompre cet excellent premier trimestre (qui fut, affirmant les surveillants, *presque* en tous points une réussite totale).

Ces vacances, écourtées cette année en raison de l'abondance du combustible, traînèrent en longueur jusqu'au moment où leur fil se rompit inopinément, nous introduisant officiellement dans la douce rigueur de rejoindre notre seconde famille. L'écœurement qui nous saisit n'eut pas pour unique motif les senteurs (hum !...) du réfectoire récemment occupé par les soldats ; mais figurez-vous qu'on avait parlé à Lausanne d'un prolongement possible ! Nos espoirs indûment mis en appétit n'eurent plus qu'à se dégonfler. Remarquons cependant, à la louange de nos estimables condisciples, que, si quelques-uns étalèrent bruyamment leurs regrets, l'immense majorité prit la chose très froidement. C'était d'ailleurs bien aisé, puisque la température nous y conviait si obligeamment. La sollicitude des autorités contribua à adoucir notre marasme en installant dans les dortoirs des patinoires artificielles et de coquettes pistes à ski. Et quel charme, dans la fraîche nuit, que d'entendre gémir à nos côtés le saule pleurnicheur de la cour St-Joseph !

Les premiers jours, le Collège se transforma en petit Groenland pour enfants. Le genre pèlerine-écharpe s'avérant impuisant, on vit circuler de grises couvertures d'où pointaient des nez bleus et des yeux larmoyants. Jusqu'à l'heure déplorable où les surveillants intervinrent. Nous cédâmes ; mais le froid, lui, ne céda point. On découvrit bientôt qu'il faisait plus chaud dehors que dedans, et les plus douilletts résolurent de coucher sur le toit, revêtus seulement

De vanité candide et d'un pyjama bleu.

Pendant les récréations, quelques ingénus, qui s'imaginaient que la patinoire avait été aménagée pour patiner, tentèrent d'en user à cette fin. Ils ne savaient pas, les pauvres, qu'elle est surtout destinée à exercer nos blonds compatriotes dans l'art du balai et du racloir. Il y eut bien de timides essais d'artistique et de hockey, des simulacres de matches et deux ou trois vraies chutes. Mais les schwyzerdütscherinnen équipes de balayeurs finirent par l'emporter, et elles travaillèrent avec un zèle si chaleureux que la glace en fondit. J'osai eut beau « conspuer cette main-mise avec un effroi non dissimulé », mes frères les Rhétoriciens perdirent leur temps à essayer de trouver une « expression propre, concise et précise », qui stigmatisât adéquatement une si outreucidante tyrannie ; rien n'y fit : la patinoire mourut plutôt que de se rendre.

La saint Jean Chrysostome surgit à point pour consoler la Rhétorique. Forcés de renoncer, à cause des restrictions de textile, à la traditionnelle « lavallière » que nos prédécesseurs arboraient ce jour-là, nous apparûmes revêtus d'élégantes capes noires (fruits d'une habile perquisition dans les cellules canoniales), et coiffés d'un petit chapeau peinturluré en rouge, et

obtenu par notre coopération à la récupération des boîtes à fromage. D'un effet splendide, cet uniforme de cagoulard obtint le succès désiré : positif auprès de nos chers condisciples, réservé de la part de quelques professeurs, et nettement négatif à certaines heures de classe.

C'est à Vérossaz qu'on monta, l'après-midi, en deux escouades : les skieurs d'abord, que les dix autres rejoignirent plus tard au grand restaurant-glacier-tea-room-bar-grill de cette ville. On chanta. Puis on redescendit.

Ce même plateau de Vérossaz fut témoin de plus joyeuses prouesses. Un cours de ski I. P. essaya de s'y organiser, sous l'incisive et grandiloquente direction de l'immuable Kolonel Peter von Schwanden. Après le premier exercice, le moniteur constata que le sport pratiqué ce jour-là se nomme en français « nage », en non pas ski, en s'en alla mit Bleistift corriger l'affiche officielle.

Mais personne ne s'avisait de la relire : une autre affiche séduisit nos regards, qui nous annonce de littéraires réjouissances et nous révèle la haute signification des vociférations qui retentissent depuis quelques temps en salle de Philosophie. On aura du beau théâtre à Carnaval.

En attendant, nous continuons à cultiver nos cœurs et nos esprits. Fortifiante pour le cœur, la Saint-François permet à nos cuivres d'exprimer à Messieurs les Chanoines Tonoli et Chevalley nos plus tendres vœux. Quant au développement de nos intellects, M. le Recteur en prend soin avec une débordante sollicitude : à part les heures de classe, qui se succèdent avec une certaine régularité, nous entendons de temps en temps une ou deux conférences. En ce début de février, M. Bady, professeur à l'Université de Fribourg, nous parla, avec autant de cœur que de compétence, du « Christianisme de Péguy », et M. Bouchardy, professeur à Genève, fit une très belle causerie sur Mauriac.

Et voici Carnaval. La température s'adoucit, la neige fond. Si je ne craignais de tomber dans ce que les Valaisans de l'Humanité nomment l'« hyperdôle », je dirais que les rues de St-Maurice sont des Mauvoisins, le Collège une presqu'île, l'Abbaye une tête de pont et le dortoir un bras de mer. Mais j'entends le soprano léger de M. le Rédacteur me susurrer à l'oreille : « Roger, tu nages ; exprimons-nous avec simplicité et concision ; pourquoi ne pas dire tout bonnement : tout est eau ? »

Roger ENZLER, rhét.